

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 5 francs par an, six mois, 3 francs, trois mois, 1 franc 50.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 55.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez M. LAFITTE, BULLIER et Co, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFITTE, BULLIER et Co pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 19 Juin 1866.

BULLETIN.

Nous devons nous attendre à ce que les dépêches militaires d'Allemagne et d'Italie deviennent rares pendant quelques jours. Les armées prennent position, convergent vers les points stratégiques qu'elles veulent conquérir, et ont besoin, par conséquent, d'un silence absolu, sur leurs mouvements préliminaires afin que l'ennemi ne soit pas prévenu. Plus tard, quand les plans ne sauraient plus être dissimulés et que la lutte s'engagera, nous rentrerons dans les conditions ordinaires. D'ici là, on peut faire néanmoins quelques conjectures qui ont pour elles les indications des lettres particulières.

Il résulte de ces indications que les généraux du roi Guillaume ont avant tout le projet d'envahir résolument tous les pays limités qui la séparent de ses provinces rhénanes, d'une part, et de la Bavière et de Wurtemberg, de l'autre. C'est pour cela que la Hanovre, la Hesse-Electorale, la Hesse-Darmstadt ont vu pénétrer simultanément des corps prussiens sur leurs territoires. Si ce mouvement réussit, la Prusse domine à ses flancs menacés une force de cohésion et une profondeur qui augmentent beaucoup ses moyens de résistance, contre les troupes de la Bavière, du grand duché de Bade et de Wurtemberg. C'est pour la sécurité de ses frontières du Sud une garantie nouvelle. Aussi voyons-nous, le 8^e corps fédéral se concentrer à marches forcées dans les environs de Francfort, pour faire tête à l'orage. Le général Manteuffel ne s'arrêtera pas vraisemblablement en Hanovre. Des mesures ont été prises pour que les contingents du Mecklembourg déjà désignés pour tenir garnison dans le Schleswig et le Holstein, prennent leurs avant-gardes jusqu'à Hanovre, et rayonnent dans les principaux cercles du petit royaume de George V. On avait prétendu que le gouvernement anglais interviendrait en faveur du roi George V; mais on tient pour positif à Berlin que le langage de la diplomatie anglaise ne laisse pas de doute sur ce que le

cabinet de Londres n'a nullement l'intention de protester contre l'occupation de ce pays. Cela étant, M. de Bismark pourra agir avec la hardiesse qui lui est habituelle, et les grandes armées d'opération de la Prusse n'auront plus d'attaques à craindre sur leurs derrières, ce qui est un grand point.

En ce qui concerne l'invasion de la Saxe, on compte la pousser aussi loin que possible, afin de devancer le général Benedeck qui doit se hâter de courir vers Dresde. Cette capitale sera-t-elle défendue à temps par lui? Ce qui est certain c'est que les Prussiens occupent non seulement les environs de Leipzig, mais Zittau, Lobau, Meissen et Gerttorf, tout près de la frontière autrichienne, et à une lieue seulement de la ville de Rumbourg, en Bohême. Le prince Charles s'efforce donc à l'Est, comme M. de Manteuffel au Sud, à gagner du terrain, pour que les batailles à livrer aient lieu le plus loin possible de la capitale de la Prusse, ce qui permettrait, en cas d'échec, de se rallier en arrière, et en cas de succès, de frapper plus à fond l'ennemi.

Le maréchal Benedeck médite, dit-on, une attaque contre la place de Górlitz, avec l'intention sans doute qu'en maintenant sa communication avec l'armée autrichienne, opérant en Saxe, il pourrait, dans le cas où l'armée prussienne subirait un premier échec, tenter un mouvement contre Berlin. Mais le roi Guillaume ne néglige rien pour contrecarrer ce plan. Partout il est en force, et l'on assure que le second ban de la landwehr va être rappelé sous les drapeaux afin de remplacer le premier ban qui, jusqu'ici, a fourni les garnisons des places fortes.

Les conditions des adversaires sont donc à peu près égales, et l'on ne saurait rien préjuger sur la suite des événements, lesquels ne dépendent que de l'habileté des généraux et des hasards de la guerre.

J. REBOUX.

On lit dans le *Moniteur du soir* :

« Une dépêche de la télégraphie privée annonce qu'un engagement aurait eu lieu à peu de distance de Francfort-sur-Mein

entre les troupes Hesse-grand-duché et les Prussiens venant de Giessen. Ces derniers auraient remporté l'avantage et continué leur marche après s'être assurés de la possession de la ligne de chemin de fer. » La Conférence des Etats secondaires qui devait avoir lieu, hier, à Francfort, a été ajournée. »

La lettre suivante a été adressée au *Journal des Débats*, par le comte d'Aquila, oncle du roi François II :

« Paris, le 13 juin 1866.

Monsieur, « J'ai lu dans votre numéro de ce jour, 13 juin, une correspondance de Naples signée P. David, où je me trouve mis en cause, à mon extrême étonnement, à propos de ce qu'on appelle le brigandage. » Permettez-moi de protester, dans votre journal même, avec toute l'indignation d'un honnête homme, contre ces odieuses accusations, auxquelles je n'ai donnée, quoi qu'on dise, ni par mes paroles ni par lettres, aucune espèce de prétexte. » Le brigandage, même pour cause politique, me fait horreur et dégoût. Mais on n'est pas, je pense, un brigand, ni un fauteur de brigandage parce qu'on est profondément indigné contre l'oppression qu'on voit peser sur son pays, qu'on ressent patriotiquement dans son âme toutes ses humiliations et ses misères, et qu'on appelle de toute l'ardeur de sa foi et de ses vœux la fin de ses souffrances. » Voilà mes sentiments. J'ose le front haut, les exprimer devant Dieu et devant les hommes.

LOUIS DE BOURBON, COMTE D'AQUILA

REVUE DES JOURNAUX

Nous avons déjà signalé les inconvénients qui résulteraient de l'augmentation du timbre des affiches. Le *Ménorial de Lille* proteste à son tour contre cette mesure :

« C'est une aggravation d'impôt qui touche à presque tous les intérêts, dit le journal lillois, et, pour avoir voulu chercher un bénéfice, le fisc pourrait bien trouver, au contraire, une notable diminution de recettes. Pourquoi donc faire pour l'affiche le contraire de ce que l'on a fait pour les ports de lettres et la télégraphie. C'est en diminuant les taxes qu'on a augmenté le produit de ces deux branches d'impôts. On aurait dû appliquer le même système au timbre des affiches. Au lieu de cela, on les élève à un taux qu'on

pourrait appeler prohibitif. C'est, sans profit pour le trésor, à son préjudice même, faire une foule de mécontents en froissant tous ceux qui vivent de la publicité. Nous supplions le gouvernement de renoncer à sa nouvelle tarification. » N. DESTIGNY.

On lit dans le *Moniteur* :

« L'Empereur, préoccupé de développer le crédit populaire et l'esprit d'association dans les classes laborieuses a invité quelques personnes de bonne volonté à fonder une Caisse d'associations coopératives. Pour répondre à cette généreuse initiative, une société s'est formée, composée de députés, de membres du conseil municipal de la Seine, de négociants, etc... » Sa Majesté, après avoir pris connaissance des statuts et voulant aider au développement de cette institution naissante, a souscrit pour la somme de 50,000 francs. »

La caisse des associations coopératives est instituée, dès à présent, place Royale n° 26. Le conseil d'administration, formé de négociants et d'industriels, de magistrats et d'administrateurs, a pour président M. le baron Jérôme David, député au Corps législatif.

Les sociétés coopératives, judicieusement organisées et sagement conduites, ne réussiraient pas moins bien en province qu'à Paris, surtout dans les grands centres de population.

Nous n'en voulons pour preuve que le succès obtenu à Roubaix par la *Société de Consonnation*.

Passons maintenant à la politique proprement dite : Le *Journal des Débats* publie un long article dans lequel il énumère et discute les diverses éventualités qui pourraient de nouveau amener la France sur les champs de bataille de l'Europe :

« En somme, il y a quatre chances contre une pour que la France ne soit pas entraînée dans la sanglante mêlée. Il serait donc prématuré de s'émouvoir trop vivement ; ce serait un peu imiter ce personnage qui se jetait à l'eau de peur d'être mouillé. Si l'on s'en rapporte tout simplement à la lettre impériale, notre pays a bien plus de motifs d'espérer la paix que de craindre la guerre. »

« Que doit faire la France ? Quelle doit être sa politique, se demande le *Monde*.

La réponse est bien simple, pour M. Desorges. Loin de contribuer à l'achèvement du royaume d'Italie, nous devons laisser l'abbatire et le ramener à l'observation du traité de Zurich, que nous avons signé. En second lieu, nous devons empêcher, par tous les moyens possibles, la formation, tout commencement de formation de l'unité allemande par la Prusse. Comment concevoir surtout que nous allions donner notre ore et notre sang pour contribuer à former et à consolider à nos portes deux nations rivales et puissantes ? »

On lit dans le *Siècle*, sous la signature de M. Louis Jourdan :

« Ce n'est pas nous qui avons provoqué le conflit actuel, il éclata peut-être sous nos pieds. Ce sont les diplomates de 1815 qui l'ont préparé. Ils avaient bâti leur édifice sur la violence et sur l'iniquité ; l'édifice s'écroule aujourd'hui. Unissons-nous pour donner à l'édifice nouveau des bases plus solides, pour le poser sur les fortes assises des principes démocratiques, si nous voulons que l'Europe vive désormais en paix et développe ses richesses intellectuelles et matérielles. »

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Mayence, 17 juin. — Les Prussiens sont entrés ce matin dans la Hanovre. Cologne, 17 juin. — Le Roi et M. de Bismark sont partis ce matin pour le quartier-général.

Les communications sont interrompues entre Cologne et le Nord de l'Allemagne. Elles sont également interrompues entre Weissenberg et le Sud de l'Allemagne. Les convois de voyageurs pour la Bavière et le Wurtemberg sont supprimés. Les trains sont absorbés par d'énormes transports de troupes.

On pense que le corps autrichien qui doit agir le premier se trouve vers la frontière Nord de la Silésie et de la Saxe. Heidelberg, 17 juin, soir. — Les avis de Francfort disent que les Prussiens se sont retirés vers Marburg (Hesse-Electorale). Ils sont observés par les troupes fédérales.

Le 8^e corps est concentré devant Francfort. Les troupes de Nassau et de Darmstadt étaient arrivées hier. Le contingent de Wurtemberg a dû arriver aujourd'hui. Les Badois étaient attendus.

Quinze trains spéciaux ont été consacrés aux transports militaires. Un seul

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX du 19 JUIN 1866.

N° 10.

LE FILS DE L'USURIER

III.

(Suite. — Voir le JOURNAL DE ROUBAIX du 17 juin 1866.)

Le vieillard l'interrompit par un signe de la main. Revenu de son premier étonnement, il dit d'une voix grave et austère : « Je vous parlerai avec une entière franchise, Charles Dufour, parce que je vous crois digne d'entendre toute la vérité. Je ne prendrai donc pas de détours pour vous dire qu'à mes yeux vous avez un tort irréparable, celui de porter le nom que vous portez; quelles que soient vos qualités personnelles, vous ne pouvez effacer à mes yeux cette souillure originelle, parce qu'à ce nom se rattache le souvenir de tous mes malheurs. Je sais bien que, dans ce grand monde où vous prodiguez l'or, on ne s'inquiète pas de la manière dont cet or a été acquis; mais je m'inquiète, moi, et tous ceux que je vois, ceux avec qui je vis, s'en inquiètent aussi. Souvent déjà j'ai vu quelque victime de la rapacité de votre père, en

vous voyant passer fier et dédaigneux dans un riche équipage, à prononce contre vous tout bas une malédiction, et je ne veux pas que ma fille prenne sa part dans des malédiction. Quand vous étiez pauvre et sans appui, quand votre père, disiez-vous, était mort insolvable, quand vous n'aviez pour tout bien que des sentiments généreux, si alors vous m'aviez demandé la main de ma fille, j'eusse hésité peut-être à vous la refuser; aujourd'hui je n'hésite plus. Vous êtes riche, vous avez tous les avantages que l'éducation et la fortune donnent, vous pourrez épouser quelque grande dame, la fille d'un banquier ou d'un notaire peut-être, puisque c'est là notre aristocratie, enfin une femme riche et opulente comme vous; vous pourrez choisir dans toute cette société du grand monde où vous vivez; là on ne vous demandera pas l'histoire de votre père l'usurier et de votre tante Philippine, morte de rage et d'avarice, mais vos titres de propriété et vos contrats de rente; pour vous les mères parleront leurs filles, et les filles vous adresseront de douces paroles. Un millionnaire à marier!... Moi, qui ne suis qu'un petit bourgeois ruiné, j'ai le malheur d'être plus délicat sur l'origine de la fortune de mon gendre... Les petits marchands, vous le savez, ont des idées étroites. Après avoir appris ce que coûte à gagner chaque ecu enfermé dans leur comptoir, ils ont le droit de dire leur opinion sur la différence qui existe entre une fortune acquise honorablement et une fortune... comment dirai-je? je ne voudrais pas vous offenser... »

— Monsieur, je n'écoute pas osé solliciter une pareille faveur si je n'avais annoncé d'abord le désir sincère de réparer les torts

que vous me reprochez. Ce monde dont vous parlez, je veux le quitter pour toujours; cette fortune... volée, car c'est là le mot dont vous voulez vous servir, je la purifierai par des restitutions, mais laissez-moi espérer que mes efforts... »

— Prenez garde, jeune homme, prenez garde de promettre plus peut-être que vous ne pourrez tenir; je vous connais mieux que vous ne vous connaissez vous-même! et je sais que vous êtes sincère en ce moment; mais prenez garde que les sacrifices dont vous parlez ne soient au-dessus de vos forces; vous êtes plus attaché que vous ne pensez à cette vie brillante et orgueilleuse qui, je le vois avec regret, doit vous conduire fatalement à un abîme... Maintenant que vous avez vécu dans l'opulence, vous n'accepteriez plus sans regret même la médiocrité pour l'avenir, et peut-être un jour madrierez-vous ceux qui auraient profité d'un moment d'entraînement pour vous arracher de tels sacrifices! peut-être même ces regrets deviendraient-ils de la haine pour la pauvre femme qui... »

— Pouvez-vous le croire, monsieur! pouvez-vous supposer... »

— Plus vous auriez sacrifié, plus vous croiriez avoir le droit d'être exigeant à votre tour, dit Ledoux avec autorité; mais aussi bien, monsieur, cette discussion est inutile, puisque je dois vous avouer que la main d'Anais n'est plus libre, et que ma parole est engagée à un autre.

— Quoi! mon père, sans m'en avoir parlé! s'écria Anais avec un étonnement douloureux.

Charles crut trouver dans ces paroles un encouragement, et il poursuivit avec chaleur :

— J'ai un rival, dites-vous? Et où pourriez-vous trouver, monsieur, quel que soit cet étranger, où pourriez-vous trouver un homme qui ait pour votre fille une affection plus vive que la mienne, qui désire plus ardemment que moi de la rendre heureuse? quels droits aura ce rival pour obtenir, de préférence à moi... »

— Quels droits, monsieur? je vais vous le dire. Ce rival est un jeune homme plein de générosité et de dévouement, à qui seul nous devons l'aide dont nous jouissons aujourd'hui; ce rival est le seul ami qui nous soit resté dans des moments cruels où nous avions besoin des secours d'un ami; ce rival enfin, c'est Alfred Moreau, le fils d'un de mes anciens confrères qui, comme moi, a été ruiné par votre père, monsieur Charles Dufour!

Mais Charles, sans faire attention à l'amer-tume de ces paroles, reprit, en regardant Anais, dont les yeux étaient pleins de larmes.

— Cependant, monsieur, si votre fille n'aimait pas ce jeune homme, que vous lui destinez sans son consentement... » Elle l'estima, et cela suffit.

— Mais, monsieur, dit Charles en parlant avec lenteur et sans détourner son regard de la jeune fille de plus en plus émue, si Mlle Anais en aimait un autre, et si elle vous disait d'une voix suppliante : « Mon père, ne repoussez pas un jeune homme sans amis sages et sans protecteurs éclairés, qui vient vous demander des conseils et les moyens de réparer ses torts; ne le rejetez pas violemment dans ce monde qu'il voudrait quitter, et où l'attendrait tant de périls auxquels il succomberait tôt ou tard; permettez-moi, à moi qui l'aime et dont il est aimé, moi qui

aurai tant de puissance et de droits sur son cœur, de m'associer à l'œuvre de repentir et d'expiation qu'il veut entreprendre, et qui doit garantir son bonheur et le mien. » Dites, monsieur, que répondriez-vous à une telle prière de votre enfant ? »

— Je répondrais... mais cela est impossible, Anais ne vous aime pas... »

Anais tomba dans les bras de son père et cacha, en pleurant, sa tête dans la poitrine du vieillard. Ledoux pâlit, mais il resta calme; il avait compris toute la portée de cette action de sa fille.

— Si Anais me disait cela, monsieur, répondit-il avec émotion, si elle aimait ce jeune homme, je lui dirais à mon tour : Anais, je ne veux pas violenter ta volonté, mais écoute les conseils de ton père; deux hommes sollicitent ta main; l'un est pauvre, il est vrai, mais son nom est pur, c'est à son dévouement que ton père a dû le bien-être et la tranquillité qu'il n'espérerait plus, c'est lui qui a adouci les derniers moments de ta pauvre mère, c'est lui qui nous a donné les encouragements dont nous avons besoin dans des malheurs récents, c'est lui enfin que ton vieux père te présente comme celui qui t'offre le plus de garanties de bonheur dans l'avenir; l'autre est riche, mais son nom est souillé, il t'aime, mais il a laissé ta famille dans l'oubli quand son devoir était de la secourir; il te fait des promesses, mais il n'aura pas la force de les tenir; il était bon, mais il a déjà au cœur la piqûre de la corruption, et c'est pourtant à celui-là que tu es donné ton affection; maintenant, choisis, ma fille, et dis-nous quel est celui qui sera ton époux... »

Anais releva la tête et promit un instant son regard égaré de Charles à son